



# JE ME SOUVIENS D'UN TEMPS OÙ PERSONNE NE JOGGAIT DANS CE QUARTIER

## CHRONIQUE D'UN QUARTIER

GUILLAUME POTVIN

Les **blockbusters**, ces spectacles à grand déploiement truffés d'effets spéciaux, ne sont pas les seuls films dont le visionnement nous pousse à nous demander « comment ont-ils bien pu faire ça ? ». *Je me souviens d'un temps où personne ne joggait dans ce quartier*, bien qu'en apparence minimal et improvisé, est un documentaire si singulier qu'on se demande comment il a pu voir le jour. Nous pouvons remercier le centre PRIM pour cela, car c'est grâce à son soutien que la réalisatrice Jenny Cartwright a pu compléter ce premier long métrage. Leur programme *Doc à risque* est dédié à ce type d'œuvres hors du commun.

Sur papier, le film de Cartwright est audacieux, voire incertain : un documentaire d'observation, sans entrevues, sans narration, sans couleur ni sous-titres, visant à documenter la vie quotidienne des habitants de Parc-Extension pendant cinq ans, au gré des rencontres et de la transformation du quartier. En somme, un film créé au présent, mais entièrement déterminé par les aléas de l'avenir.

Cette approche libre et polyvalente est pour le moins surprenante, car Jenny Cartwright est fort familière avec la forme documentaire plus traditionnelle ; son excellent balado *DEBOUTTES!* (diffusé sur le site de Télé-Québec depuis 2019), relatant l'histoire du Front de libération des femmes du Québec (1969-1971), était le fruit d'une recherche approfondie et construit à partir d'extraits d'archives sonores et d'entrevues saisissantes. Ici, elle s'écarte de cette rigueur didactique et favorise plutôt une démarche instinctive, impressionniste, à échelle humaine.

C'est à travers une série de plans fixes, d'un noir et blanc contrasté traduisant efficacement l'atmosphère des éclairages naturels, que nous découvrons Parc-Ex, le quartier avec la plus forte densité de population de Montréal, où se côtoient citoyen·ne·s d'origines diverses — grecques, indiennes, bangladaises, haïtiennes, etc. On fraternise, on cuisine, on s'éduque, on prie, on danse, et, surtout, on *travaille* : couture, cordonnerie, mécanique automobile, tâches domestiques (lessive, cuisine, surveillance des enfants, jardinage). Manifestement, on ne chôme pas ici ! Mais on ne roule pas sur l'or non plus — sans surprise, lorsque la majorité des formes de travail disponibles sont d'ordre reproductif.

Au cœur de toutes ces activités humaines se déploie un autre personnage, le quartier lui-même, comme lieu physique, avec son architecture, ses lieux de culte, ses commerces, ses infrastructures, ses points de rassemblement, ses frontières poreuses entre lieux privés et publics, et le caractère périphérique de sa géographie, telle une enclave bordée par des chemins de fer et des artères routières qui le sépare, entre autres, de Mont-Royal, une des municipalités les plus riches du pays...

Mais bien que ces lieux soient dépeints comme ceux d'une communauté où il fait bon vivre, quelques accents percussifs dans la trame sonore annoncent qu'une menace plane à l'horizon. Qui sont ces joggeurs faisant soudainement intrusion dans le quartier ? D'où viennent-ils ? Que veulent-ils ? De quoi sont-ils le signe avant-coureur ? Serait-il en fait déjà trop tard ?

Les signes sont pourtant tous déjà là : immeubles placardés, démolitions, projets de construction majeurs. Cartwright a l'œil pour trouver des scènes qui traduisent bien les premières étapes d'un embourgeoisement en devenir. Sur un grand panneau publicitaire annonçant la construction de la passerelle de l'Université de Montréal relayant Parc-Ex à Outremont, on peut lire une demande claire, nette et précise, peinte furtivement : « SOCIAL HOUSING » (logements sociaux).

C'est ainsi qu'une tension commence à prendre forme, non pas entre les résidents de Parc-Ex, mais entre le quartier et les forces envahissantes qui n'ont pour seul que but d'en tirer profit, qu'il s'agisse des requins du développement immobilier ou des nouveaux propriétaires pseudoprogressistes petits-bourgeois.

Pourtant, ces constats sociaux, politiques et économiques ne sont jamais scandés ni détaillés par le film. À sa surface, sa forme est poétique et sensorielle. Mais les parcelles de réel qui nous sont présentées — délabrement urbain, précarité, travail reproductif, condos à vendre, apparition de commerces de luxe — s'enchaînent et s'entrechoquent dialectiquement pour arriver à une conclusion bien simple : l'histoire est en train de se répéter. Et, comme le disait Marx, il s'agira cette fois d'une farce plutôt qu'une tragédie. Nous avons beau nous rappeler l'effet de bombe qu'a eu l'installation des bureaux du géant des jeux vidéo Ubisoft dans le Mile-End ou de nous souvenir d'autres quartiers montréalais ayant subi un sort semblable il n'y a pas si longtemps, le devoir de mémoire n'est plus suffisant en soi. ▲